

PAUL JORDAN. *Egypt: The Black Land*. London, Phaidon Press, 1976. 207 pp., 116 illus., £3.50 (paper).

The two primary channels of research into ancient Egypt, archaeological reconstruction and the decipherment of hieroglyphic writing, are the aspects of his subject which Paul Jordan warms to readily, compared with others such as history, theology, art history, social psychology, and intellectual culture. The chapters (1 and 3) devoted to enthusiastic, though sketchy, recounting of the efforts of the early searchers for meaning in writings and diggings are the best in the book. Through the remaining seven chapters, the twin themes of the history of decipherment and the history of archaeology are interwoven, though sometimes with unnecessary repetition of fact. Much of Jordan's information about tomb hunting and decipherment is seldom found outside scholarly tomes, something the book does not pretend to be, and is presented for the most part in a very fresh, entertaining, and insight-provoking manner.

The first chapter reads clearly and coherently, suggesting how Egypt might have appeared to observers before hieroglyphics were translated, particularly in reference to the Napoleonic era. Chapter 2 is written in a more opaque style, and contains information about neolithic Egypt which is too detailed and technical for the layman, and too superficial and incomplete for scholars and serious students who are well versed in this area already. Jordan is unable to bring the neolithic scene to life, certainly when compared with Henri Frankfort's *The Birth of Civilization in the Near East* (London, 1951), which demonstrates how a writer can please a popular and a scholarly audience at the same time. Chapter 3 deals in a knowledgeable and entertaining manner with "Champollion's Decipherment and the Beginnings of Archaeology."

The last four chapters abandon chronology and are apparently intended to present a clear picture of the anatomy of the Egyptian Mind-at-Large, its social psychology, and material accoutrements. Key issues are the extreme death-orientation of the culture and the vital revolution which Egyptian "information science" brought to that part of the world. Instead of setting the language-mathematics breakthrough in context against a background of neolithic irrationality, Jordan compares it with our own inflated scientific scene, concluding, in effect, that the Egyptians were basically unscientific and lacking in interest or instinct for the more abstract modes of thought. In dealing with the funerary art, the author may be familiar with the literature, but he cannot psychologically explain a *Ka* statue the way Erwin Panofsky does so effectively in his section on Egypt in *Tomb Sculpture* (ed. by H.W. Janson, New York, n.d.). Furthermore, the curious and unique Egyptian proportional method of establishing figures, and the motives behind such an approach, are not adequately presented.

Throughout the text, the writing is heterogeneous in style and uneven in quality. There are many well selected illustrations and a limited index, but no footnotes and no bibliography. As a supplementary text for classes in art history and classics, this book will not replace well entrenched earlier studies.

JOHN STOCKING  
*University of Calgary*

GABRIEL MILLET. *L'école grecque dans l'architecture byzantine*. Préface d'André Grabar. Londres, Variorum Reprints, 1974 (réimpression de l'édition de 1916, Paris). 329 + xxviii pp., 146 illus., \$45.00.

Cet ouvrage de Gabriel Millet d'abord paru en 1916, est en quelque sorte un commentaire et une réflexion sur ses *Monuments byzantins de Mistra*, parus en 1910 (Paris). Il étudie l'architecture byzantine en Grèce sous les empereurs macédoniens, puis, après l'interrègne latin de 1204–1261, sous les Comnènes et les Paléologues. Les limites géographiques de cette école grecque sont la Crète, restée artistiquement autonome après avoir été délivrée des Arabes par Nicéphore Phocas (963–969), Salonique et le Mont-Athos, demeurés dans la sphère artistique de Byzance. La Macédoine occidentale y est incorporée, après que Basile II (976–1025) eut refoulé les Bulgares. L'extrême limite nord-ouest de cette école est Ochrida. Par delà les frontières géographiques et historiques, l'école grecque se rattache idéalement aux monuments de l'Arménie antérieurs à l'an mil et jusqu'à la conquête turque elle se prolonge en Serbie. Au XIV<sup>e</sup> siècle, la tradition grecque et le courant venu de Byzance se fondent en Laconie à Mistra (Cathicon du Brontochion; Pantanassa).

L'étude des monuments est analytique: plans et élévations confondus, structure des voûtes, façades et décor mural, lui-même lié aux méthodes de construction. L'école grecque se ramifie en trois familles principales: les basiliques, l'église cruciforme (du type à croix inscrite), et les églises à coupole sur trompes (ou sur niches) qui constituent une variante du type à croix inscrite.

La basilique est de descendance hellénistique quand elle est à la fois voûtée et directement éclairée, parfois avec transept comme à Scripou en Béotie. Quand la nef ou les trois nefs sont aveugles et voûtées, c'est une forme parvenue par migration du plateau d'Anatolie qui s'enrichit d'une double manière à Arta, en Épire, soit en faisant précéder, comme aux Blachernes, le sanctuaire d'une coupole (ainsi dans la France romane à Moirax), soit en interposant devant le sanctuaire un transept tripartite, mais non saillant, du type mésopotamien. L'église cruciforme grecque absorbe dans la maquette de ses masses le sanctuaire, tandis qu'à Constantinople et au Mont-Athos (Chilandari) sanctuaire et église cruciforme sont juxtaposés par soudure l'un à l'autre. L'Évangélistria à Mistra et l'église de Samari (Messénie) illustrent un certain dosage de symétrie et d'asymétrie par la variation des supports: pans de murs ou colonnes qui, de part et d'autre de la coupole, cloisonnent le sanctuaire mais aèrent la nef. L'église d'Asterion en Attique et la Transfiguration d'Athènes marquent même un retour de l'église cruciforme au quillage de colonnes sous voûtes. La règle suivie généralement est de voûter en berceau les compartiments de la croix aussi bien que les bras, contrairement à la méthode de l'école constantinopolitaine de multiplier calottes et voûtes d'arêtes. Les églises à coupole centrale naissant d'un octagone, avec trompes d'angle prolongées par des niches, suivent d'abord un modèle purement grec, comme à Christianou en Triphylie, avec berceaux couvrant les bas-côtés et alternance d'une subtile asymétrie dans les supports de la coupole à l'est et à l'ouest, puis les traits de l'église constantinopolitaine s'imposent: voûtes d'arêtes sur la ceinture des compartiments entourant la coupole et partie centrale (béma) du sanctuaire triflé. Mais le Cathicon de